



MARIANA ZAPATA

Cultissime



LOVE ADDICTION

Cultissime

MARIANA
ZAPATA

Cultissime

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Charline McGregor*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées, retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

KULTI

© Mariana Zapata, 2015

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2018

Remerciements

Impossible de ne pas remercier tous ceux qui ont rendu *Cultissime* possible.

À mes lecteurs : je voudrais tous vous prendre dans mes bras afin de vous remercier pour vos encouragements et pour tout l'amour que vous nous avez témoigné, à moi et à mon écriture. Vous m'inspirez et me rendez meilleure chaque jour, surtout ceux où je pose les yeux sur un texte en me demandant ce que je suis en train de fabriquer. Je vous serai éternellement reconnaissante. Merci du temps que vous me consacrez.

Le « merci » le plus spécial du monde revient à Amanda Brink pour son amour, son amitié, son soutien et son œil avisé. Je ne saurai jamais te dire assez à quel point j'apprécie tout ce que tu fais pour moi, du coup j'espère que tu en as une vague idée. *Cultissime* ne serait pas *Cultissime* sans toi. Grace Borg, Gabriella West et Dell Wilson : merci pour tout. Jasmine Green, mon illustratrice de couverture : tu réussis toujours à deviner ce que je visualise dans ma tête. Jeff Senter avec Indie Formatting Services : merci beaucoup de vous être chargés de mon livre à la dernière minute.

Merci aussi à Jane Dystel, Rachel Stout et Lauren Abramo de chez Dystel & Goderich pour leur énorme travail, et pour m'avoir aidée à envisager des rêves que je n'avais jamais osé concevoir.

À ma famille, les Zapata, les Navarro et les Letchford : merci à tous de votre soutien indéfectible

et des louanges que vous accordez à mes écrits auprès de tous vos amis. Ha ha. Vous êtes la famille la plus géniale dont puisse rêver une fille.

Mon Nounours : tout revient toujours à toi. J'ignore où je serais en ce moment si tu n'avais pas prononcé LA phrase infâme : « Écoute, démissionne et écris. » Tu es mon plus grand fan (mes parents risquent de te défier pour ce titre), mon meilleur ami, mon manager, mon coéquipier et mon consultant sur tout. Merci de me garder en vie.

Enfin, et surtout, à mes deux meilleurs amis sur la planète, Dorian et Kaiser : aucun personnage n'aimera jamais un autre personnage aussi fort que moi je vous aime, les copains.

À mon père.

*Mon ami, mon camarade de jeux,
mon champion, mon co-conspirateur
et mon soutien en toutes circonstances
et chaque fois que j'ai eu besoin de toi.*

*N'importe quel père sous ma plume
ne serait qu'un vague ersatz de toi.*

Je t'aime, mec.

*(Alors arrête de conduire comme un dingue,
j'ai besoin de t'avoir dans les parages encore
longtemps.)*

1

Je clignai des yeux une fois. Puis une autre.

— Qu'est-ce que tu viens de dire, là ?

L'homme assis face à moi derrière le bureau se répéta.

Et moi, je continuais à le dévisager, bouche bée. J'avais donc bien entendu la première fois. Sa voix était forte et claire – pas de problème de ce côté-là. Mon cerveau, en revanche, ne parvenait pas à assimiler la phrase qui était sortie de sa bouche. Je comprenais chaque mot pris individuellement, mais les accoler ensemble, en cet instant, revenait à ordonner à un aveugle de voir quelque chose sur-le-champ.

Bref, aucune chance que ça fonctionne.

— J'ai besoin de toi, Sal, insista le coach Gardner, l'homme qui me demandait l'impossible.

Je m'appuyai contre le dossier de la chaise et observai les fils argentés dans ses cheveux, son visage lisse dénué de rides et le polo des Houston Pipers qu'il portait. Pour un type proche de la cinquantaine, il était encore pas mal du tout. Un peu cinglé sur les bords, mais quand même bel homme.

Enfin, bon, Jeffrey Dahmer¹ aussi, il était séduisant, preuve s'il en fallait qu'on ne pouvait pas vraiment mesurer la santé mentale d'un individu à sa beauté.

1. Jeffrey Lionel Dahmer, surnommé « le cannibale de Milwaukee », est un tueur en série américain qui a avoué l'assassinat de dix-sept jeunes hommes entre 1978 et 1991. (N.d.T.)

Calme-toi, respire profondément et ressaisis-toi, Sal.
Oui, je devais me concentrer sur autre chose pour me détendre. J'optai pour les murs de son bureau.

Une série de diplômes se trouvait soigneusement alignée à sa droite ; de chaque côté, des photos représentant son fils et quelques clichés encadrés des Pipers sur le terrain au fil des années – ma préférée était une photo de l'an dernier, quand notre équipe avait remporté le championnat de la WPL, la ligue professionnelle féminine. Il se tenait au milieu du groupe avec le trophée, cette monstruosité de presque un mètre de haut, soulevé très haut au-dessus de sa tête. J'étais juste à côté de lui, le ballon du match sous un bras et mon autre bras passé autour des épaules de Jenny, la gardienne de notre équipe. J'avais la même photo chez moi, sorte de rappel constant de vingt années de travail acharné qui avaient payé. Sans compter qu'elle agissait aussi comme motivation pour me lever le matin, quand j'étais assise au bord de mon lit avec la sensation d'être plus morte que vive, et que je devais filer courir mes huit kilomètres quotidiens.

Le coach principal de l'équipe répéta mon prénom :
— Sal, tu ne m'as jamais laissé tomber. Allez...

Sa manière de me gronder, d'une voix grave et joueuse à la fois, me laissait entendre qu'il ne me donnait en réalité pas le choix.

Non, pas le choix.

Le seul fait de penser à ce qu'il me demandait emballait les battements de mon cœur. Mon système nerveux s'était mis au ralenti à la seconde où il avait prononcé les mots « tu » et « conférence de presse » dans la même phrase l'instant d'avant. À quoi il avait ajouté « aujourd'hui », et là, mon cerveau m'avait souhaité bonne chance avant de fermer les écoutilles. Je ne savais pas quoi faire d'autre que de le dévisager bêtement.

Moi. Conférence de presse. Aujourd'hui.

Plutôt me faire arracher une dent de sagesse, donner un rein ou être constipée. Sérieusement.

Je n'avais pas trop réfléchi quand Gardner m'avait appelée, la veille au soir. Je n'avais pas non plus tiqué quand il m'avait demandé de passer à son bureau au QG des Pipers parce qu'il voulait me parler de quelque chose en personne. J'aurais dû invoquer une intoxication alimentaire ou de vilaines crampes pour me tirer de cette galère, mais voilà, maintenant, c'était trop tard.

Je m'étais jetée tout droit dans le piège, physiquement et émotionnellement.

Des caméras. Beaucoup de caméras.

Oh, bon Dieu, j'allais vomir rien que d'y songer.

Ma première pensée fut : *Non, par pitié, non*. Certaines personnes ont peur du vide, du noir, des clowns, des araignées, des serpents... Je ne me moquais jamais des gens qui souffraient d'une phobie. Pourtant, ma terrible peur, à moi, mon incapacité à parler devant des caméras avec un groupe de personnes qui me regardaient, m'avait valu de me faire traiter de froussarde au moins cent fois – surtout par mon frère, d'accord, mais n'empêche, ça compte quand même.

— Tu ne vas pas me dire que tu n'en es pas capable, si ?

Le coach Gardner haussa un sourcil, confirmant par son attitude qu'il ne me donnait en effet pas le choix, tout en m'assénant des paroles qui, il le savait pertinemment, m'empêchaient de battre en retraite. Si je me trouvais dans son bureau à 10 heures du matin, c'était parce qu'il me voulait, moi, et personne d'autre.

L'enfoiré.

Si j'avais été moins forte, ma lèvre inférieure se serait mise à trembler. J'aurais même pu battre des paupières afin de ne pas pleurer car, au fond, nous étions tous les deux bien conscients du fait que je ne pouvais pas lui dire « non » – que je ne lui dirais pas « non ».

Même si ça me tuait, je ferais ce qu'il exigeait. Et il misait là-dessus, d'ailleurs. Car j'étais bien le genre

d'idiote qui ne se débinait pas dès l'instant où on la défiait. Pourtant, un bras cassé après que quelqu'un avait émis des doutes sur ma capacité à grimper en haut d'un grand arbre quand j'avais onze ans aurait dû m'apprendre que se débîner de temps en temps, c'était plutôt salvateur. Mais non.

Dans ma tête, j'enfilai mes « chaussettes de grande fille », offertes par mon père quand j'étais gamine en lieu et place de la traditionnelle « culotte de grande fille », qu'il considérait comme une expression trop glauque.

— OK, je vais y aller.

Je grimaçai, ce qui me donnait très probablement l'air d'une nana à qui l'on fait un lavement.

— Coach, pourquoi vous n'y envoyez pas Grace ? Ou Jenny ? Vous savez bien que ce sont elles qui s'y collent, en général, aux interviews et tout ça.

Parce que moi, en revanche, je les évitais comme la peste. Du moins celles données devant caméras.

— Je n'ai pas sollicité Grace car selon moi, ce serait une bonne chose que tu la fasses, toi, cette interview, m'expliqua-t-il. (Grace était la capitaine et vétérane de l'équipe.) Quant à Jenny, elle n'arrive que dimanche.

Je clignai à nouveau des paupières, hésitant entre vomir et me faire dessus. Ma jambe avait déjà commencé à trembler : je posai la paume sur ma cuisse pour tenter de l'arrêter. Avec un sourire tendre, Gardner se pencha par-dessus son grand bureau de verre, les mains jointes.

— Tu ne m'as même pas demandé quel était l'objet de cette conférence de presse.

Comme si j'en avais quelque chose à foutre. Elle aurait porté sur la découverte d'un vaccin contre le cancer que ça m'aurait fait le même effet. J'aurais tout autant passé la durée du supplice à tâcher de ne pas m'évanouir. Et si mon cœur s'était remis à battre furieusement, c'était qu'il avait prononcé le mot en « c » à nouveau. Mais

je m'efforçai de ne pas avoir l'air de qui se bat contre une crise de panique.

— D'accord, alors, c'est sur quoi ? demandai-je lentement.

Les entraînements d'avant-saison de notre équipe devaient commencer dans une semaine et demie, j'avais donc présumé que c'était ça, le sujet de la c...

Mais la question avait tout juste franchi mes lèvres que le coach se mit à sourire, ses yeux marron écarquillés. Il se pencha ensuite vers moi et souffla une information aussi terrible, voire pire, que de me demander de donner une conférence de presse. Vingt mots que je n'étais pas préparée à entendre. Vingt mots dont j'ignorais qu'ils allaient changer ma vie.

— On vient d'avoir la confirmation que Reiner Kulti va prendre le poste de coach assistant de l'équipe pour cette saison.

Et dans le ton qu'il avait employé, il sous-entendait : « C'est la meilleure chose qui nous soit jamais arrivée. »

Mon visage, lui, répondait : « Non, oh non, certainement pas. »

Il s'écoula presque une minute avant que son sourire ne retombe pour laisser place à une expression perplexe, mais la modification finit par se produire. Sa bonne humeur s'effondra telle une tour Jenga, lentement mais sûrement.

Il me jeta un drôle de regard.

— Pourquoi tu fais cette tête ?

J'avais sept ans la première fois que je vis Reiner Kulti à la télévision. Je me rappelle le moment précis où il apparut à l'écran. C'était en demi-finale de l'Altus Cup, le tournoi qui, tous les trois ans, opposait toutes les équipes nationales de football lors d'une série de matchs qualificatifs et éliminatoires. Autrement dit, l'événement sportif le plus retransmis sur toutes les chaînes de télévision du monde entier.

Évidemment. Le football, ou *soccer*, aussi connu sous le terme de « vrai » football ou *fútbol*, était le sport le plus pratiqué sur l'ensemble des continents habités. Sans discrimination. Que vous soyez grand, petit, maigrichon, pauvre ou riche. Tout ce qu'il fallait, c'était un ballon qui soit un minimum gonflé, et de quoi délimiter des buts – ça pouvait bien être n'importe quoi, des gobelets de café aux cannettes de Coca, en passant par les poubelles. N'importe quoi. Que vous soyez fille ou garçon, portant une tenue spécifique ou pas. Et comme disait mon père, même pas besoin de chaussures si on voulait vraiment travailler la technique.

Parce que mon frère pratiquait et adorait le foot – et, pour une raison qui m'échappe désormais, mon frère m'apparaissait comme la personne la plus cool au monde à l'époque –, j'obligeai mes parents à m'inscrire dans une équipe dès l'âge d'à peu près six ans. Ma mère, quelque peu horrifiée, m'inscrivit au karaté et à la piscine en parallèle. Mais une petite partie de moi avait toujours su que j'aimerais le foot par-dessus tout.

Du côté de mon père, je venais d'une longue lignée de fanas de foot. Les Casillas ne jouaient guère, mais c'étaient des *aficionados*. À l'exception de mon frère aîné, qui avait paraît-il montré un intérêt et des dispositions pour ce sport dès qu'il avait su marcher, tous les autres membres de la famille se contentaient de regarder.

Mais je revois, pour y avoir assisté et grâce aux centaines de fois où mon père avait raconté l'histoire, mon frère et lui en train de discuter avant un match : l'Espagne allait-elle s'essuyer les crampons sur l'Allemagne ou pas ? Peu après la mi-temps, la plupart des joueurs côté allemand avaient dû être remplacés pour cause de blessures diverses et variées. Eric, mon frère, avait annoncé : « L'Allemagne est fichue », à quoi mon père avait argué qu'il restait encore assez de temps pour que l'une ou l'autre des deux équipes marque.

Je n'ai pas oublié le joueur, visage frais du haut de ses dix-neuf ans, qui pénétra alors sur le terrain. C'était le

dernier membre de l'équipe que l'on puisse encore faire entrer, et sa première sélection dans l'équipe nationale. Avec ses cheveux châtain clair qui semblaient encore plus blonds à cause des parasites de notre vieux poste de télévision, son visage glabre et un corps long et mince... Oh, bon Dieu, c'était le plus craquant, le plus jeune joueur que j'aie vu en Altus Cup jusque-là.

En vérité, oui, l'Allemagne aurait dû perdre. Les statistiques étaient contre elle. D'ailleurs, à ce stade, ils s'étaient même mis certains de leurs supporters à dos.

Pourtant, personne n'avait passé le message à l'équipe, apparemment.

À un moment donné, entre le coup de sifflet de la quarante-cinquième minute qui démarra la seconde mi-temps du match et celui de la quatre-vingt-dixième qui sonna la fin du temps réglementaire, ce garçon menu au joli visage qui ne paraissait pas plus vieux que moi – sauf qu'il l'était – parvint à subtiliser le ballon à un attaquant espagnol sur le point de tirer au but et se mit à courir, courir et courir encore, en esquivant par miracle tous les joueurs adverses lancés à sa poursuite.

Il marqua le plus beau, le plus impitoyable but qui soit, en pleine lucarne droite. La balle sembla s'envoler dans les airs, munie d'un aller simple pour le livre des records.

Mon père hurla. Eric s'époumona. Même le speaker du stade partit en vrille. Ce gars, qui n'avait jamais joué à ce niveau, venait de réaliser ce que personne n'attendait de lui.

Ce fut l'un de ces moments qui soulèvent les foules, qui rendent heureux. Évidemment, ce n'était pas vous qui aviez accompli quoi que ce soit d'exceptionnel, mais ça vous donnait l'impression du contraire – que vous pouviez réussir l'impossible parce que cette personne-là y était parvenue.

Et son exploit vous rappelait que tout était réalisable.

Moi, en tout cas, je me revoyais en train de hurler avec mon père parce qu'il hurlait et que ça m'apparaissait

comme la réaction la plus appropriée. Mais surtout, je pensais que ce Kulti, ce numéro huit qui semblait tout juste en âge de conduire, était le joueur le plus incroyable du monde cette année-là.

Réussir ce que personne ne vous pensait en mesure de faire...

Doux Jésus. Aujourd'hui, en tant qu'adulte et avec le recul, je comprends pourquoi il eut un tel effet sur moi. Ça tombe sous le sens. Les gens parlent encore de ce fameux but quand ils évoquent les meilleurs moments de l'histoire de l'Altus Cup.

Quel élément déclencheur me décida à suivre ce rêve de gazon, deux cages et un seul ballon frappé d'hexagones noirs et blancs ? Cet instant-là. Ce but changea tout. Ce fut ce jour-là que je décrétai une chose : je voulais devenir comme cet homme, ce héros.

Je dédiai ma vie, mon temps et mon corps à ce sport, tout ça à cause du joueur qu'en grandissant je continuerais à suivre, à soutenir et à aimer de tout mon petit cœur, mon saint patron du foot : Reiner Kulti. Pour lui, ce fut l'instant qui changea sa carrière. Il devint le sauveur de l'Allemagne, la star du pays. Au cours des vingt années suivantes, il devint le meilleur, le plus populaire et le plus haï.

De mon côté, ce fut la totale : depuis « j'ai des posters de lui partout sur les murs de ma chambre » – je ne cessai qu'à dix-sept ans – jusqu'à « je raconte à tout le monde que je vais l'épouser ».

Avant les posters et les annonces de mariage, il y eut les lettres que je me rappelais lui avoir envoyées, gamine. « Je suis ta fan n° 1 » tracé sur du papier à dessin aux feutres et aux crayons de couleur – missives auxquelles je ne reçus jamais de réponse.

Mais toutes ces conneries, je les gardai pour moi. Sans compter que, plusieurs années en arrière, j'avais arraché les posters dans un accès de rage, quand l'homme qui, avec le temps, était devenu Reiner le « King » Kulti dans la bouche de ses fans pour son

explosivité et sa créativité hors du commun, quand cet homme-là, donc, se maria.

Non, mais sans déconner, il n'était pas au courant qu'on devait se marier, lui et moi, et avoir de super bébés footeux ensemble ? Qu'il était censé s'asseoir un jour à côté de moi dans un avion et tomber aussitôt follement amoureux de ma personne ? Ben non, apparemment, il n'avait pas eu le mémo, parce qu'il avait épousé une actrice dotée de nichons défiant toute loi de la gravité.

Et, moins d'un an plus tard, il commit d'autres péchés que je ne pouvais lui pardonner.

Mais Gardner n'était pas au courant de tout ça.

Je me redressai sur mon siège, face au coach avec qui je travaillais depuis quatre ans, et haussai les épaules. *Pourquoi est-ce que je faisais cette tête ?* La tête de celle qui n'était pas du tout enthousiaste, par exemple ?

— G, vous savez ce qui est arrivé entre mon frère et lui, non ?

À ce stade, je m'attendais sans doute à ce qu'il ne soit pas au courant, non, autrement il n'aurait pas été aussi empressé à me parler de l'enrôlement de Reiner Kulti. Pourtant Gardner hochait la tête et haussa les épaules, l'air toujours aussi confus.

— Bien sûr que je sais. C'est justement pour ça que tu es la personne idéale pour donner cette conférence de presse, Sal. Avec Jenny et Grace, tu es la plus connue et la plus appréciée des joueuses de l'équipe. Comment ils t'appellent, déjà ? « La petite fiancée du Texas » ?

« La petite fiancée du Texas ». *Dégueu*. Ça me donnait l'impression d'être revenue au lycée et de concourir pour quelque prix dans une kermesse locale, au lieu d'être justement la fille qui esquivait toutes les fêtes de fin d'année parce qu'elle avait un match.

— Kulti a cassé...

— Je sais ce qu'il a fait. Au cours de notre réunion préliminaire d'hier soir, notre responsable des relations publiques a déjà expliqué à tout le monde ce qui s'était passé entre Kulti et Eric, quand on nous a annoncé

qu'il était embauché. Personne ne tient à ce que cette saison se transforme en émission de télé-réalité. Alors ton apparition devant les caméras, avec ton sourire légendaire bien accroché aux lèvres, c'est exactement ce dont l'équipe a besoin. Ce n'est pas grand-chose, mais tout le monde doit être sur la même longueur d'ondes afin que les projecteurs soient sur l'équipe et non sur des événements qui remontent à des années. C'est l'histoire de dix, vingt minutes maximum. Toi, moi et lui. Tu répondras à quelques questions, et point barre. Je ne te remettrai pas deux fois dans ce genre de situation, je te le jure.

Ma première pensée était simple : *Tout ça, c'est l'histoire du tibia d'Eric et la faute à son péroné.*

J'éprouvais une furieuse envie de me cogner la tête contre le bureau qui me séparait de Gardner, mais je parvins à m'en abstenir. Au lieu de quoi, la crainte forma une fichue poche d'air dans mon ventre, qui provoqua une crampe, et je dus appuyer la main dessus – comme si ça pouvait apaiser la douleur. Ensuite, je lâchai un nouveau soupir : je devais accepter la réalité qui sous-tendait les paroles de Gardner.

La ligue insistait sur les valeurs familiales, la morale et tout ce qui était sain. J'avais appris ça de la manière forte, et refuser de me plier à ce qu'on mettait en œuvre pour maintenir cette façade, c'était bien la dernière chose dont j'avais besoin. Car il fallait être réaliste : il y avait des filles qui seraient prêtes à me trancher la gorge pour prendre mon poste. Alors qui sait ? Rencontrer Kulti juste avant une conférence de presse, c'était peut-être pile poil ce qu'il me fallait.

Je faisais mon boulot, j'en finissais avec la corvée et je continuais ma vie. Je n'avais pas vraiment suivi sa carrière au cours de la dernière décennie, et il s'était retiré de la ligue européenne deux ans plus tôt. Depuis lors, il était tombé du train de la célébrité qui l'avait accueilli en son sein, avec tous les contrats de publicité allant de pair. À une époque, on ne pouvait plus aller

au centre commercial sans voir son visage sur une pub pour tout et n'importe quoi.

— J'ai pigé, marmonnai-je en renversant la tête en arrière pour fixer le plafond. Je vais le faire.

— Ça, c'est la Sal que je connais.

Je remportai d'extrême justesse la bataille contre moi-même pour ne pas le traiter de salaud sadique m'obligeant à faire quelque chose qui me provoquait une crise d'urticaire.

— Je ne vous promets pas de ne pas bégayer pendant tout l'entretien ni de ne pas vomir sur le premier rang, mais je ferai de mon mieux.

Tu peux y arriver, Sal. Tu peux y arriver.

Quand j'étais petite et que mon père me demandait de faire quelque chose qui me déplaisait, ce qui, en général, arrivait seulement s'il s'agissait de quelque chose qui m'horrifiait – par exemple tuer les énormes cafards qui s'introduisaient dans la maison –, il tendait le doigt vers moi et me disait en espagnol : « ¡ *Sí puedes!* » Oui, tu le peux. Alors, même si je pleurais en pénétrant dans la pièce qui hébergeait la créature des entrailles de l'enfer avec une chaussure pour toute arme, je surmontais mes appréhensions.

« Je peux et je vais y arriver. » Telle avait été la devise qui m'avait tenu le plus à cœur en toutes circonstances. Je n'aimais pas qu'on me dise que je ne pouvais pas faire quelque chose, même si cette fameuse chose, je n'avais pas envie de la faire. C'était comme ça que le coach Gardner m'avait coincée et poussée à la donner, cette interview.

J'en étais capable. Je pouvais me tenir dans la même pièce que Reiner Kulti, être assise à une poignée de sièges de lui pour la toute première fois devant plusieurs chaînes de télévision. Aucun problème.

Intérieurement, je me recroquevillai en boule comme une araignée morte et m'exhortai – *pitié, pitié* – à me dissoudre en poussière aussi vite que possible. Cette

terreur, cette phobie dont je souffrais, elle était déraisonnable à ce point-là. Personne ne prétend que la peur est logique, car elle ne l'est pas. Elle est stupide et irrationnelle et, sur une échelle de un à dix, elle craint à peu près au niveau cinquante.

— Prête ? me demanda le coach Gardner.

Nous attendions le début de la conférence de presse. Dans la pièce voisine, les journalistes et les reporters étaient si bruyants que ça me rendait malade. *Bon sang, mais comment avais-je pu me fourrer dans ce traquenard ?* En temps normal, j'étais troisième sur la liste des joueuses auxquelles on faisait appel pour les événements marketing, et ce n'était pas pour rien.

Je pouvais jouer devant des milliers de gens, mais à l'instant où une caméra s'approchait à moins de trois mètres de moi, je me refermais comme une huître. J'étais la Ricky Bobby¹ de la WPL. J'étais persuadée qu'il existait, quelque part, une vidéo de moi en train de faire d'horribles gestes des mains durant une interview. Les trois « T » réapparurent afin de me faire passer pour une cruche – transpiration, tremblement et tâtonnement verbal. Tout ça à la fois.

Mes mains étaient aussi moites que si je m'étais essuyé le bas du dos après un long footing, mes aisselles étaient trempées et... ma jambe s'agitait. Mes deux jambes, en fait. Et quand ma jambe s'agitait, je savais que ça n'allait pas tarder à merder grave.

Mais au lieu d'admettre que j'étais nerveuse, j'enfonçai mes mains dans mes poches, en remerciant le Seigneur que le survêtement que j'avais enfilé ce matin soit assez ample pour que personne ne puisse voir mes jambes commencer à agir de leur propre gré. Et je m'obligeai à accrocher un sourire sur mes lèvres.

— Prête, mentis-je entre mes dents serrées.

1. Référence au film *Ricky Bobby, roi du circuit*, sorti en 2007. Le protagoniste, Ricky Bobby, est un des meilleurs pilotes de course automobile. (N.d.T.)

Sauf que Gardner, hélas, me connaissait suffisamment pour deviner quand je mentais comme un arracheur de dents, et il éclata de rire. Une main vint se poser sur mon épaule et il me secoua.

— Tu es à cran, mais ça va aller.

L'une des attachées de presse de l'organisation passa un œil à la porte et fronça les sourcils, avant de disparaître aussitôt.

Non, je n'y arriverais pas.

Je peux le faire.

Une toux sèche plus tard, je me répétais encore que je pouvais le faire. Oui, je le pouvais. Vraiment.

Ma jambe s'emballa un peu plus quand quelqu'un annonça via un interphone depuis la pièce voisine :

— On a besoin d'une minute, s'il vous plaît.

Oh, bon Dieu.

— Je crois que je viens de me vomir dans la bouche, grommelai-je, plus pour moi qu'à l'intention de Gardner.

— Tout va bien se passer, m'assura-t-il avec un sourire compatissant.

Je m'éclaircis la gorge et lui adressai un hochement de tête, tout en me jurant de me calmer. Je pris quelques rapides inspirations-expirations, avant d'inhaler profondément et de retenir mon souffle, comme je le faisais quand j'étais trop surexcitée avant un match.

Ouais, ben là, ça ne servit à rien.

Mon estomac gonfla sous l'effet de la nausée et je dus ravalier ma bile.

— Il est où, nom d'une pipe ? demandai-je.

Gardner se retourna, comme si ma question le surprenait vraiment.

— Je n'en ai pas la moindre idée, tu sais. Ils l'ont peut-être installé dans une autre salle ?

Nous reçûmes notre réponse quelques secondes plus tard, quand la même responsable presse que précédemment revint, les lèvres tordues dans une moue de dépit.

— On a un problème.

2

— Sal... Non.

— Si.

— Je ne plaisante pas, Sal. Mais alors pas du tout. S'il te plaît. S'il te plaît, dis-moi que tu déconnes.

Je me renversai contre l'appuie-tête du siège et fermai les yeux en affichant le sourire maussade de la défaite. Tout était perdu. Cet après-midi avait bel et bien eu lieu, en vrai, et il n'y avait pas eu moyen d'y échapper. Alors je racontai la vérité à Jenny.

— Ben si, c'est arrivé.

Elle lâcha un grognement.

Jenny était une véritable amie, du genre de celles qui éprouvent vos pires peurs pour vous, qui souffrent avec vous. Elle lâcha un grognement que j'aurais ressenti à des milliers de kilomètres. Mon humiliation était son humiliation. Jenny Milton et moi étions amies depuis le jour où nous nous étions rencontrées, à un stage de l'équipe nationale des États-Unis – les « meilleures » joueuses du pays – cinq ans plus tôt.

— Non, gronda-t-elle. Non.

Oh si.

Avec un soupir, je revécus les vingt minutes passées devant les caméras cet après-midi-là. Je voulais mourir. Je n'irais pas jusqu'à prétendre que ce fut ce qui m'était arrivé de pire de toute ma vie, mais c'était tout de même sans conteste l'un des instants sur lesquels j'aimerais revenir en arrière pour les rectifier. Ou du

moins la jouer comme dans *Eternal Sunshine of the Spotless Mind* et faire comme si rien ne s'était passé.

— Je vais me teindre les cheveux, changer de nom et partir vivre au Brésil, lui annonçai-je très sérieusement.

Et elle, vous savez comment elle réagit ? Elle se mit à rire. Elle rit et renifla, puis elle rit à nouveau.

Elle n'essaya même pas de m'assurer qu'il n'y avait pas de problème et que je n'étais pas en train de réagir de manière disproportionnée face aux événements qui avaient filtré des heures plus tôt.

— Selon toi, quelles sont mes chances pour que personne ne visionne jamais le truc en entier ?

Jenny émit un son censé me donner l'impression qu'elle accordait vraiment une certaine réflexion à ma question.

— Je répondrais que tu n'en as aucune. Désolée.

Je baissai la tête et lâchai quelque chose à mi-chemin entre le rire et le sanglot.

— Sur une échelle de un à dix, à quel niveau ça craint ?

Je ne reçus pas de réponse jusqu'à ce qui suivit, qui fut tendu et sec : un rire haut perché m'indiquant que Jenny ressentait mon embarras jusqu'à la pointe de ses orteils. Elle riait comme chaque fois que je m'étais rendue coupable d'actes particulièrement gênants. Genre agiter la main en direction d'un inconnu dont je pensais qu'il me faisait signe alors que ce n'était pas le cas, il y avait juste quelqu'un derrière moi. Ou la fois où j'avais glissé sur un sol fraîchement lavé et m'étais explosé le coccyx.

Bon, je n'aurais pas dû attendre de réaction différente aujourd'hui.

— Sal, tu as vraiment... ?

— Ouais.

— Devant tout le monde ?

Je grognai. En y repensant, je parvenais tout juste à ne pas rendre mes tripes. Je n'avais qu'une envie : me trouver une grotte où hiberner jusqu'à la fin des temps.

Certes, c'était fini et la vie continuait. Certes, d'ici dix ans, plus personne ne s'en souviendrait. N'empêche que...

Moi oui. Moi, je m'en souviendrais.

Et Jenny aussi. Jenny s'en souviendrait, surtout si elle mettait la main sur la vidéo. Or elle la trouverait, je le savais. Elle était probablement déjà en train de fouiller les sites Internet où se retrouvaient compilées les vidéos que les gens envoyaient pour *Vidéo Gag* avec le mot-clé « Sal Casillas ».

— Tu veux bien arrêter de rigoler ?

Constatant qu'elle ne cessait pas de glousser, je tapai sur le combiné – ce qui ne fit qu'intensifier ses rires.

— Un jour, peut-être !

— Je vais te raccrocher au nez, espèce de garce.

Un rire moqueur me parvint, suivi d'un autre, et d'autres rires stridents.

— Laisse... moi... une... minute, bredouilla-t-elle.

— Je te signale que je t'ai appelée parce que tu es la personne la plus sympa que je connaisse. Je me suis demandé : « Qui est-ce qui ne va pas se foutre de moi ? Jenny. Non, Jenny ne se fichera pas de ma tronche. »
Merci beaucoup.

Elle hoqueta, puis se remit à rire de plus belle. Aucun doute, elle était en train d'imaginer quel avait dû être le déroulé de ma journée et elle en appréciait toute la drôlerie. Un côté cocasse que tout le monde apprécierait, à condition de ne pas s'être ridiculisé un jour devant les médias.

J'écartai le téléphone de mon oreille et approchai le doigt du bouton rouge, me voyant déjà mettre un terme à l'appel.

— OK, OK, ça va, j'arrête.

Elle effectua quelques exercices de respiration bizarroïdes destinés à se calmer, avant de retrouver enfin son sérieux.

— OK, OK.

Un étrange sifflement s'échappait de son nez, mais cela ne dura qu'une fraction de seconde.

— OK. Alors, il ne s'est pas pointé ? Ils ont expliqué pourquoi ?

Kulti. Tout cet après-midi, ç'avait été sa faute. Bon, d'accord, rectification : ç'avait été *ma* faute.

— Non. Ils ont dit qu'il avait eu des soucis de transports ou un truc du genre. C'est pourquoi ils nous ont obligés à assurer nous-mêmes la conférence de presse, Gardner et moi, répondis-je en sanglotant intérieurement à cette idée.

— C'est un peu louche, non ? fit remarquer Jenny avec une voix presque normale.

Je dis bien « presque ». Je l'imaginai en train de se pincer le nez et d'éloigner l'appareil pendant qu'elle éclatait de rire à nouveau. La bourrique.

— Je te parie qu'il s'envoyait plutôt un bon brunch en matant des pubs de lui en ligne.

— Ou bien il comptait sa collection de montres.

D'aussi loin que je me souvenais, il avait été sous contrat avec des marques de montres.

— Ou alors il était dans une chambre hyperbare en train de lire un article sur lui.

— Elle est bonne, celle-là.

J'éclatai de rire, mais fus interrompue quand le téléphone émit deux tintements. Un long numéro commençant par cinquante-deux s'afficha sur l'écran et je ne mis pas plus d'une seconde à comprendre qui m'appelait.

— Jenny, je dois raccrocher, mais on se voit à l'entraînement lundi. C'est ton meilleur ami qui essaie de me joindre.

Jenny s'esclaffa.

— OK, salue-le de ma part.

— Je n'y manquerai pas.

— Bye, Sal.

Je levai les yeux au ciel et souris.

— À plus. Fais bon voyage.

Sur quoi je raccrochai pour prendre l'appel entrant. Je n'eus même pas le temps de prononcer un mot que la voix masculine s'élevait à l'autre bout du fil :

— Salomé.

Oh, mon Dieu. Il était sérieux. Je le sus à la manière dont il avait prononcé mon prénom, plus craché qu'énoncé, tout en « Saloméééé », au lieu du « Sal ! » habituel, qui s'échappa de sa bouche comme si j'avais brisé un truc irremplaçable. Personne ne m'appelait jamais par mon prénom entier, surtout pas mon père. Je crois que les seules fois où il l'avait fait, c'était quand il avait quelque chose à me dire... Du genre quelque chose de pas sympa après que ma mère lui avait rapporté une bêtise spectaculaire que j'avais faite et qu'elle voulait le voir agir – comme la fois où je m'étais battue pendant un match à l'âge de quinze ans et où j'avais été expulsée. Jamais il n'en venait à une punition à proprement parler. La discipline, lui, il la voyait en termes de corvées : des tas et des tas de corvées pendant lesquelles, sitôt que ma mère s'éloignait, il me félicitait en secret du bel uppercut que j'avais décoché.

Alors, quand mon père poursuivit en demandant : « C'est un rêve ? Je rêve, là ? », je ne pus m'empêcher de rire.

Je repoussai les couvertures et les écartai de mon visage afin de pouvoir lui parler. En commençant par :

— Non. Tu es fou, voilà tout.

Il était fou. « Fou d'amour », plaisantait ma mère. En vrai fana de foot, mon père était pareil à la plupart des étrangers : il n'aimait pas le *soccer* américain, sauf si mon frère ou moi entrions dans l'équation. Ou Reiner Kulti, aussi dénommé « le King » par ses fans, ou « le Dictateur » par ceux qui ne pouvaient pas l'encadrer. Papa aimait répéter qu'il ne pouvait pas s'empêcher de l'apprécier. Kulti était trop bon, trop doué, et il avait joué pour l'équipe préférée de mon père pendant la plus grande partie de sa carrière, à l'exception d'un passage de deux ans chez les Chicago Tigers. Et ce n'était pas

tout. Mon père avait quatre sortes de maillots : celui de l'équipe nationale mexicaine, ceux de chacun des clubs ou équipes dans lesquels Eric avait joué, les miens et ceux de Kulti. Il allait sans dire qu'il portait ceux de Kulti largement plus souvent que ne l'aurait dû un homme ayant deux joueurs de football professionnels parmi sa progéniture, mais je ne prenais pas ça trop mal.

Tous les trois – ma mère et ma petite sœur étaient exclues –, nous avons passé des heures et des heures à regarder tous les matchs de Kulti. Nous avons enregistré sur le magnétoscope ceux que nous ne pouvions pas voir en direct, et plus tard sur la box. J'étais assez jeune pour que le grand Allemand, du haut de son mètre quatre-vingt-six, ait un immense impact sur ma vie. Bien sûr, j'avais toujours vu Eric jouer au foot, mais l'influence de Kulti fut différente. Ce fut sa force magnétique qui m'attira sur les terrains jour après jour, qui me poussa à courir sur les talons d'Eric chaque fois que j'en avais l'occasion, parce qu'il était le meilleur joueur que je connaissais.

Et il se trouvait que mon père avait entrepris la course à mon côté, en encourageant ma vénération du héros.

— J'étais à table, quand ton cousin a débarqué à la maison en courant. (Mes parents étaient en visite chez ma tante au Mexique.) Et en me disant d'allumer la télé.

Ça venait...

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ?

— Je ne pouvais pas ! Je ne devais en parler à personne jusqu'à ce que ce soit officiel, et en plus, je l'ai appris juste avant qu'ils m'obligent à donner la conférence de presse.

Un silence s'ensuivit, avec une sorte de toux au bout du fil. Il marmonna quelque chose qui ressemblait à « *Dios mío* » à mi-voix puis demanda, dans un chuchotement :

— Tu as donné une conférence de presse ?

Il n'en croyait pas ses oreilles. *Donc il ne l'avait pas vue. Dieu merci.*

— Qui s'est déroulée aussi mal que tu peux l'imaginer, l'avertis-je.

Nouveau silence, le temps qu'il absorbe et analyse ce que je lui annonçais. Apparemment, il choisit de différer la réflexion concernant ce que signifiait mon aveu de stupidité devant les caméras, et s'enquit :

— C'est vrai ? C'est ton nouveau coach ?

Il avait posé la question si lentement, avec une telle hésitation, que si j'avais pu aimer mon père un peu plus – *ce qui était impossible, de toute façon* – je l'aurais fait.

Bizarrement, je revis en pensée le visage de Kulti dans sa fin de vingtaine imprimé sur mon classeur de maths en Seconde. Bon.

— Oui, c'est vrai. Il va remplacer Marcy au poste de coach assistant.

Dans une drôle d'expiration bruyante, mon père grommela :

— Je vais m'évanouir.

J'éclatai de rire encore plus fort, en même temps qu'un bâillement tenta de m'échapper. J'avais passé des heures à regarder un marathon de comédies britanniques sur Netflix jusqu'à trouver le courage d'appeler Jenny pour lui raconter mon histoire. Je savais qu'il n'était pas loin de minuit, ce qui constituait un dépassement énorme de mon horaire habituel de coucher de vieille mémé – soit 22 heures, à la limite 23 heures les soirs de folie absolue. Mais comme elle était dans l'Iowa pour deux jours supplémentaires, je savais qu'elle serait encore debout.

— Quel comédien tu fais.

— C'est ta sœur, la comédienne, râla-t-il.

Là, il marquait un point.

— Tu ne mens pas ?

Il continuait à déblatérer en espagnol – enfin, au bout d'un moment ça tenait plus du halètement. Je lâchai un grognement et repoussai les couvertures un peu plus bas au niveau de ma taille.

— Mais non, papa. C'est vrai, je t'assure. M. Cordero, notre directeur général, cet idiot dont je t'ai déjà parlé, a envoyé un e-mail à l'équipe juste après, expliquai-je.

Mon père resta muet un instant. Le seul son qui provenait de l'autre bout de la ligne était celui de sa respiration. Sa réaction me tuait un peu. Bon, je n'étais pas si surprise que ça de le voir me faire sa version de la crise de panique. D'ailleurs, j'aurais pu croire qu'il avait un problème, si sa réaction n'avait pas démontré au contraire qu'il vivait l'un des plus grands moments de sa vie.

— J'ai la tête qui tourne...

Ce bonhomme était ridicule. Une pause s'ensuivit, puis une toute petite voix s'éleva, tellement différente de celle que l'on avait l'habitude d'entendre crier « GGGOOOOOOOOOAAAAAAAAAAAAALLLLL » à l'autre bout de la rue :

— Mes mains, croassa-t-il. J'ai les mains qui tremblent.

Il repassa à son anglais saccadé. Mon corps tout entier était secoué par le rire.

— Arrête ton char.

— Sal, reprit-il sur un ton devenu ténu, trop ténu pour un homme dont la voix n'avait que deux niveaux – fort et très fort. *Voy a llorar*¹. Tu vas te trouver sur le même terrain que lui.

Impossible de me retenir. J'avais des crampes au ventre à force de rire. Je n'évoquai pas Eric – ce n'était pas comme si on risquait d'oublier son expérience, dans la famille –, mais j'éprouvai pour cet homme un amour immense, à l'instar du sien, aveugle et inconditionnel.

— Papa, arrête-toi.

Je n'arrivais pas à cesser de rire car, le connaissant, il était complètement honnête. Mon père n'était pas un grand pleureur. Il avait pleuré le jour où j'avais été admise dans les U-17, l'équipe nationale féminine des

1. « Je vais pleurer » en espagnol. (N.d.T.)

moins de dix-sept ans, et rebelote quand j'étais montée en U-20. La seule autre fois où je me rappelais avoir vu des larmes dans ses yeux, c'était le jour de la mort de son père. Quand j'avais été sélectionnée en ligue professionnelle, il s'était fendu d'un immense sourire rayonnant, et à l'époque il m'avait semblé plus à l'aise dans ses baskets que moi – j'étais tellement anxieuse que j'avais des auréoles de sueur aux fesses.

— Il va devenir ton coach, couina-t-il – *je n'exagère pas, il couinait.*

— Je sais, répondis-je, toujours hilare. J'ai reçu au moins dix e-mails de gens que je connais qui me demandent de confirmer. Vous êtes des dingues, tous.

Mon père se contenta de répéter :

— Il va devenir ton coach.

Cette fois, je me pinçai l'arête du nez pour m'empêcher d'émettre un son.

— Je t'avertirai quand les entraînements commenceront, comme ça tu pourras venir le rencontrer.

Ce fut à ce moment-là qu'il le fit à nouveau : il franchit la ligne rouge.

— Sal... Sal, ne le dis à personne, mais tu es ma préférée.

Oh, mon Dieu.

— Papa...

J'entendis un cri quelque part derrière lui, qui ressemblait étrangement à la voix de ma sœur, et fut suivi par ce que je devinais être mon père qui éloignait l'appareil de son visage pour hurler en retour : « Je plaisantais ! Tu m'as dit que tu me détestais, hier, *¿ te acuerdas ?* Comment veux-tu être ma préférée, quand tu racontes que tu regrettes que je sois ton père ? », à quoi il ajouta quelques hurlements supplémentaires. Enfin, il revint à l'appareil avec un soupir résigné.

— Cette gamine, *mija*, je ne sais pas quoi faire d'elle.

— J'en suis navrée.

Et je l'étais, en partie. Je n'imaginai même pas à quel point ce devait être difficile pour ma petite sœur

d'être aussi différente d'Eric et moi. Elle n'aimait pas les mêmes choses que nous – le sport –, mais pire encore, elle semblait en fait ne rien aimer du tout. Mes parents avaient tenté de l'inscrire à diverses activités, sauf qu'elle ne persévérait pas et n'y mettait jamais du sien. Aucun effort. Comme j'avais dit à mes parents, il fallait qu'elle choisisse toute seule.

— Ay. Enfin, je ne peux pas trop me plaindre. Attends, ne quitte pas une seconde. Ceci, *¿ qué quieres ?*

Et c'était reparti pour un petit tour de hurlements sur ma sœur. Je restai allongée dans mon lit, l'appareil toujours collé à l'oreille, à trois cents kilomètres de l'endroit où j'avais grandi, baignant dans l'idée que Reiner Kulti – LE Reiner Kulti – allait devenir mon coach. Je ravalai mon anxiété et mon impatience.

Ce n'était pas grand-chose.

Ben voyons.

Ce qu'il me fallait, c'était me ressaisir, me concentrer et survivre aux entraînements de l'avant-saison afin d'assurer ma place. Il faudrait vraiment que je merde dans les grandes largeurs pour ne pas entamer la saison sur le terrain, mais l'inattendu se produisait parfois, c'était bien connu. Et puis, moi, je n'aimais pas prendre de risques.

Sur cette pensée, je terminai ma conversation avec mon père, restai allongée dans mon lit et me dissuadai de sortir faire un footing tardif inopiné. Mon corps avait besoin de repos. Cela me prit cinq minutes, les yeux fixés sur le mur, avant de me convaincre vraiment de garder les huit kilomètres de course pour le lendemain matin et que tout irait bien comme ça.

« Être préparé à la guerre, c'est l'un des moyens les plus efficaces de préserver la paix », disait toujours l'un de mes coachs préférés quand j'étais gamine pour nous motiver à l'entraînement.

Il n'y aurait pas de paix dans ma vie si je n'étais pas bonne quand commencerait l'entraînement, avec ou sans le King.

3

— Aujourd’hui la réunion a lieu au cinquième étage, en salle de conférences 3C, m’informa l’agent de sécurité avec un clin d’œil, tout en glissant mon passe de visiteur sur le bureau de granite.

— Merci. À plus tard.

Je lui adressai un large sourire et hochai la tête avec un coup d’œil vers le grand tableau au mur derrière lui. C’était un pêle-mêle, multicolore et vibrant, qui affichait des dizaines de photos provenant de divers médias de joueurs des Pipers et des Wreckers, le club masculin professionnel de Houston. Nous étions une sorte d’extension de leur équipe, créée et dirigée par le même groupe. Ou plutôt, comme j’aimais à le penser, nous étions les filles adoptives, celles qui étaient arrivées des années après une série de bons résultats chez les hommes, et alors que les propriétaires du club avaient les yeux emplis d’espoir concernant notre potentiel. Pourquoi ils avaient choisi de nommer l’équipe les Pipers, je l’ignorais – probablement parce qu’il s’agissait du pire nom jamais entendu. Tout ce à quoi il me faisait penser, moi, ne me demandez pas pourquoi, c’était à une érection.

L’une des joueuses représentées pile au milieu du tableau n’était autre que moi, deux saisons plus tôt, les bras levés au-dessus de la tête après que j’avais marqué un but. *Il faudrait que j’en parle à mon père, de cette œuvre*, songeai-je en l’observant. Ils avaient

dû l'accrocher récemment dans le hall, à moins que je n'y aie pas vraiment prêté attention quand j'étais venue voir le coach Gardner, quelques jours auparavant. L'immeuble qui hébergeait le quartier général des Wreckers et des Pipers était impressionnant, vieux de seulement deux ou trois ans et situé dans un quartier en plein essor, juste à la périphérie du centre-ville historique.

Trois jours s'étaient écoulés depuis la conférence de presse et, jusqu'à présent, je n'avais rien entendu par personne concernant le ridicule massif dont je m'étais couverte. *Rien*. Pas un coup de fil, pas un SMS ni un e-mail en provenance de quiconque pour m'informer qu'on avait vu ce que j'avais fait. J'étais habituée à être taquinée pour les choses que j'appréciais ou la manière dont je m'habillais, voire à être la risée générale, du coup j'étais prête à tout recevoir.

N'empêche.

Je redoutais le jour où la vidéo allait fuiter, mais je parvenais à repousser cette inquiétude dans un recoin de ma tête. Il serait toujours temps de s'en préoccuper plus tard. Les priorités. J'avais des priorités. Comme aujourd'hui.

Le personnel et l'équipe étaient convoqués pour une réunion de présentation avant le début des entraînements. L'objectif premier étant de familiariser les nouveaux venus avec les emplois du temps, les règles et tout un tas d'autres détails qui, en général, rentraient par une oreille pour ressortir par l'autre.

La salle de conférences était facile à trouver. Il n'y avait que peu de gens déjà arrivés, et je pris un siège au milieu de la salle après avoir salué les filles les plus proches de moi. Dans un coin de la pièce, deux entraîneurs assistants discutaient avec le coach Gardner – lequel m'avait pris dans ses bras après la conférence de presse en se retenant difficilement de rire.

Un cri perçant retentit.

— Sal !

C'était Jenny, ma gardienne de but préférée au monde. À moitié japonaise, à moitié tout un tas d'autres nationalités européennes, elle avait la plus belle peau que j'aie jamais vue, et en plus, elle était grande, jolie et dotée d'une super attitude. Au début, je la détestais – *amicalement, j'entends* – parce qu'elle avait arrêté bien trop de mes tirs quand on jouait dans des équipes adverses. C'était un peu dégueulasse, d'un point de vue de l'équité, d'avoir quelqu'un d'aussi doué en tout et que, par-dessus le marché, la personne en question soit intelligente et mignonne. Mais elle était tellement gentille et douce que ma haine envers elle n'avait pas duré plus de vingt secondes.

— Jen-Jen, répondis-je avec un signe de la main.

Elle désigna la chaise voisine et me pressa de me déplacer. Je me levai et fis signe à d'autres joueuses à proximité, que je connaissais, dont la plupart détournèrent la tête de manière suspecte. *Oh, bon sang...* Je jetai un rapide coup d'œil en direction des coachs pour m'assurer que Kulti ne se cachait pas parmi eux.

Mais non.

Arrête, Sal. Concentre-toi.

Jenny se redressa pour m'enlacer.

— Je suis tellement contente de te voir, s'exclama-t-elle.

La plupart des joueurs ne vivaient pas à Houston toute l'année, et elle en faisait partie, elle qui rentrait dans son Iowa natal une fois la saison terminée. Cette année serait notre troisième ensemble dans cette équipe. Bien que je n'habite pas vraiment loin de chez mes parents – j'avais plus ou moins trois heures de route pour aller à San Antonio –, vivre à Houston ne me dérangeait pas, en dépit de l'humidité ambiante.

Toutes les personnes présentes dans la salle de conférences commençaient à s'agiter. Les joueuses semblaient aux aguets, et une sorte d'impatience générale saturait l'atmosphère. Je dus me rappeler à l'ordre à deux ou trois reprises afin de ne pas regarder sans cesse

en direction du couloir moi aussi. Je surpris Jenny qui tournait la tête pendant qu'elle plongeait dans son sac à main en quête d'un bâton de rouge à lèvres, et elle rosit en remarquant que je l'avais surprise.

— Moi, je ne trouve vraiment pas qu'il faille en faire tout un pataquès, me confia-t-elle, et je la crus. N'empêche, je m'attends presque à ce qu'il se pointe avec les ailes d'Hermès sur ses baskets et un halo autour de la tête, vu que tout le monde le prend pour une sorte de dieu. (Elle marqua une pause, avant d'ajouter à la hâte :) Sur un terrain de foot, je veux dire.

Je hochai la tête et lui lançai une œillade.

— Ouais, ouais, si tu le dis, commentai-je, pour le plaisir de la titiller.

Je connaissais son type d'hommes, et ce n'était pas les joueurs de foot châtains. Son petit ami depuis deux ans était un bestiau d'un mètre quatre-vingt-cinq, un sprinter qui avait remporté une médaille de bronze et une d'argent aux derniers Jeux Olympiques et s'enorgueillissait de quadriceps de la taille de mon buste. *Frimeur*.

Jenny fronça les sourcils.

— Ne m'oblige pas à ressortir les photos que j'ai vues.

Et zut. Elle me tenait et, au vu du sourire narquois qu'elle arborait, elle le savait. Ma mère avait dévoilé des clichés de moi plus jeune, une fois où Jenny était venue avec moi en visite chez mes parents. Sur plusieurs d'entre eux, mon obsession pour Kulti était patente. Je crois bien que ce furent les trois gâteaux d'anniversaire d'affilée avec son visage dessus qui scellèrent mon sort.

— Salut, Jenny, lança une voix familière au-dessus de ma tête.

Presque aussitôt, deux mains saisirent mon visage par-derrrière et me pressèrent les joues. Puis deux yeux marron apparurent tout là-haut.

— Salut, Sally.

Je plantai l'index entre les deux yeux marron. Ses cheveux blond foncé étaient coupés court, comme

toujours, dans un style qui serait qualifié de « à la garçonne » sur n'importe qui d'autre.

— Harlow, tu m'as manqué, répondis-je à la meilleure défenseuse de tout le pays.

Harlow Williams était vraiment la plus forte, et ce à plus d'un titre. Elle était assez flippante, en fait. Incroyablement sympathique hors du terrain, mais dès qu'elle entrait sur la pelouse, le vieil instinct de survie dont chaque être est doté à la naissance vous suppliait de partir en courant dans la direction opposée si par malheur elle se précipitait vers vous.

Ce n'était pas pour rien qu'on la surnommait « la Bête ».

Sa réponse me parvint sous la forme d'un pincement de mes narines. Sa main me privait de la dose d'air qui me permettrait de survivre.

— Ta bouille m'a manqué aussi. Tu as de quoi manger sur toi ? s'enquit-elle, sans quitter sa position au-dessus du sommet de mon crâne.

Évidemment que j'avais de la nourriture sur moi. Je sortis trois barres de céréales de mon sac à main et lui tendis celle au beurre de cacahuètes – sa préférée.

— Voilà pourquoi je couvre toujours tes arrières, fit-elle avec un soupir satisfait. Merci, Sal. Je te harcèlerai plus tard, histoire que tu me racontes ce que tu as fait de beau.

— Pas de problème.

Harlow me tapota sur la tête un peu trop fort, avant de gagner son siège sur un côté de la table. Elle s'accouda sur le bord et agita comiquement les sourcils à notre intention en croquant dans sa barre chocolatée. Jenny et moi échangeâmes une grimace. Toutes les trois, nous avions joué ensemble en sélection nationale quand j'en faisais partie, raison pour laquelle nous nous connaissions aussi bien.

— Quelle cinglée.

Jenny hocha la tête.

— Tu m'étonnes. Tu te rappelles la fois où elle t'a suspendue à une corde à linge pendant l'entraînement ?

Mes épaules se contractaient rien qu'en y repensant. C'était à cause de Harlow si j'avais encore des douleurs chroniques à ce niveau.

— J'ai été empêchée de jouer pendant trois semaines après ça. Tu parles si je m'en souviens.

Elle m'avait disloqué les épaules quand j'avais tenté d'effectuer une feinte de balle sur elle. Plus jamais ça. Je n'étais pas du genre à fuir une joueuse agressive en temps normal, mais Harlow, c'était une équipe à elle seule.

Le coach Gardner frappa dans ses mains une fois que tout le monde fut arrivé et il nous souhaita la bienvenue à la réunion de préparation des entraînements de cette saison. Presque toutes les filles présentes balayèrent la salle des yeux, surprises qu'il commence alors que, manifestement, il manquait quelqu'un. Soit le coach ne se rendit pas compte que personne ne l'écoutait, soit il s'en fichait, toujours est-il qu'il poursuivit.

Si, parmi l'assistance, certaines trouvèrent bizarre qu'un homme ayant participé à des matchs malgré la grippe ou des os cassés soit absent de notre première réunion d'équipe, personne ne pipa mot. Pourtant, pas une fois il n'avait manqué à l'appel. Il aurait fallu une force de la nature pour le tenir éloigné du terrain.

— Le coach Marcy a accepté un poste à l'université de Mobile cet été, c'est pourquoi la présidence a contacté plusieurs personnes en leur proposant d'occuper la place d'assistant qu'il a laissée vacante. Nous avons eu la chance d'obtenir un engagement il y a quelques jours. Reiner Kulti – qui n'a aucunement besoin d'être présenté – reprendra les rênes en tant que coach assistant.

S'ensuivit une petite cacophonie de halètements de surprise, avant que Gardner ne reprenne. *Non, mais ils lisaient leurs e-mails, de temps en temps, ces gens ? Ne regardaient-ils pas la télévision ?*

— Je connais votre professionnalisme à toutes, mesdemoiselles, pourtant je vais quand même vous dire ceci : on l'appelle « coach Kulti ». Pas « Reiner », pas « le King ». Et si j'entends l'une d'entre vous l'appeler « le Dictateur », elle est virée. Compris ? Sheena, des relations publiques, va venir un peu plus tard vous parler de ce que vous pouvez ou pas poster sur les réseaux sociaux, mais je vous enjoins à user de votre bon sens.

Moi, à la base, jamais je n'aurais appelé Kulti « le Dictateur » mais, avec cette menace, je ne voulais même pas y penser, par mesure de sécurité. Au silence gêné qui tomba sur le groupe durant le reste du discours, il était évident que tout le monde était dans le même état d'esprit. Nous étions des professionnelles. Je n'avais jamais rencontré un groupe de personnes avec un tel esprit de compétition, hormis pendant mes saisons en équipe nationale.

Assises là à hocher la tête, les yeux dans le vague, on avait l'impression d'être dans une classe de maternelle, tandis que le coach Gardner nous menaçait d'une possible expulsion.

Se retrouver sur le banc ? Pour toute la saison ? Voire remplaçante ? Ouais, ben non. Ça, pas question que ça se produise.

Je rattrapai la fin de son speech au moment où il présentait les six dernières recrues de l'équipe avant de détailler ses attentes, à savoir atteindre un mélange gagnant de talents et amener l'équipe au sommet pour une année supplémentaire d'affilée. On nous passa quelque chose sur l'accès à la salle de sport locale et une liste de recommandations concernant notre attitude en dehors des terrains. Bref, le même discours que j'entendais tous les ans à l'entame d'une nouvelle saison.

À l'exception d'un point : je n'avais jamais été menacée d'expulsion pour avoir mal parlé d'un coach qui gagnait plus d'argent en une année que la plupart d'entre nous n'en empocheraient en une vie entière.

J'avais travaillé trop dur et depuis trop longtemps pour laisser pareille bêtise ruiner ma carrière. *Non, merci.*

Gardner continua encore un peu à détailler les points sur lesquels nous devons nous concentrer durant les six semaines qui séparaient le début des entraînements et celui de la saison régulière. Il nous présenta le reste des membres du personnel et termina par Sheena, la chargée des relations publiques qui était présente le jour où je m'étais si bien ridiculisée.

Elle prit la parole, et il ne fut question que de Kulti, Kulti, et encore Kulti.

— ... présence va attirer encore plus l'attention sur l'équipe. Nous devons mettre à profit cet emballement de la presse et l'enthousiasme du public, les retourner et les diriger vers notre collectif. C'est positif et ce sera un outil intéressant pour faire grandir la ligue...

J'en étais sûre ! Je m'étais doutée qu'ils l'avaient fait venir en priorité pour la publicité.

— ... si l'on vous approche, orientez les questions et braquez l'attention sur l'équipe ou sur la ligue. Soyez enthousiastes...

Qu'on soit enthousiastes ?

— ... M. Kulti devrait arriver demain...

Jenny me donna un coup de pied sous la table.

Ils n'exagéraient pas quand ils disaient que l'équipe allait susciter plus d'attention à cause du joueur allemand à la retraite. Ce qui consistait habituellement en un moment discret, avec des joueuses que l'on déposait en minibus, était devenu un véritable événement saturé de voitures de location et de camionnettes de chaînes d'information. Non, mais sans déconner : des camionnettes de chaînes d'info ! Quelques personnes étaient éparpillées sur le parking quand j'arrivai. Je reconnus certaines filles – des joueuses –, mais les autres m'étaient inconnus : des journalistes, des reporters,

des blogueurs, et peut-être même des fans de Kulti. Du moins je l'espérais, mais je n'étais pas optimiste.

Car on n'en était même pas au début des entraînements. Aujourd'hui, c'était notre évaluation physique annuelle avant que ne commence véritablement l'entraînement, une séance qui servait à voir dans quelle forme se trouvait tout le monde. Rien d'extraordinaire, et pourtant il y avait déjà beaucoup de gens...

L'anxiété me vrilla l'estomac, et je pris une profonde inspiration dans l'espoir de me débarrasser de cette sensation désagréable. Sans grand effet.

Une profonde inspiration de plus, puis une autre, et à la troisième, j'étais garée. Heureusement, mes nerfs s'étaient assez calmés pour que je sorte de la voiture sans avoir l'air de combattre des nausées matinales. À peu près cinq secondes plus tard, alors que je tirais mon sac du coffre, je l'entendis :

— Casillas !

Vie de merde.

— Sal Casillas ! Vous avez une minute à m'accorder ? demanda la voix masculine.

J'accrochai le sac à mon épaule et me retournai vers un homme qui se détachait du groupe d'inconnus, agitant la main. Je sentis mon ventre se serrer alors même que je collais un sourire sur mon visage et lui rendais ses salutations. Ça n'était la faute de personne si je devenais bizarre et anxieuse devant une caméra.

— Bien sûr, répondis-je sur un ton plutôt convaincant.

Notre évaluation ne commençait pas avant une vingtaine de minutes, mais je devais quand même me préparer.

— Enchanté. Steven Cooper, de *Sports Daily*, se présenta-t-il avec une poignée de main. Je voudrais juste vous poser quelques questions, si vous êtes d'accord.

Je hochai la tête.

— Je vous écoute.

— Je vais nous enregistrer pour mon dossier. (Il me montra son appareil enregistreur et appuya sur le bouton.) Qu'est-ce que vous attendez avec le plus d'impatience, pour cette nouvelle saison ?

— J'ai vraiment hâte de commencer à jouer, tout simplement. Nous avons de nouvelles têtes, tant parmi les joueuses que parmi le personnel encadrant, et je suis impatiente de voir comment on va s'entendre.

On aurait vraiment dit une personne tout à fait bien dans ses baskets, et pas celle qui faisait dans sa culotte, et autant vous dire que je n'étais pas peu fière de ma performance.

— Comment réagissez-vous à l'embauche de Reiner Kulti en tant que coach assistant des Pipers ?

La même question, au mot près, que celle à laquelle j'avais répondu pendant la conférence de presse de l'enfer quelques jours plus tôt.

— C'est toujours un peu irréel. Je suis enthousiaste. Je trouve ça génial qu'on ait quelqu'un d'aussi expérimenté pour nous prêter main-forte.

— Tout de même, c'est un choix de coach pour le moins inattendu, vous ne pensez pas ?

J'enfonçai les mains dans mes poches en les sentant commencer à devenir moites. La plupart du temps, ça ne dégénérait pas trop, mais parfois elles se changeaient en bombes à retardement. J'avais mis les pieds dans le plat plus souvent que je ne l'aurais souhaité, ce qui n'aidait pas à diminuer ma peur de ces interviews.

— C'est différent, mais ça ne pose aucun problème. C'est lui qui a été élu « Joueur de l'année » le plus grand nombre de fois, ce n'est pas pour rien. Il sait ce qu'il faut faire pour être le meilleur, et c'est un but vers lequel tend n'importe quel joueur. En plus, je trouve assez injuste de le discréditer avant même de lui laisser une chance de faire ses preuves.

Il m'adressa un regard incrédule, genre « Je ne crois pas un mot à tes conneries », mais ne releva pas.

— D'accord. Quelles sont vos prédictions pour cette saison ? Les Pipers vont-elles de nouveau arriver en finale ?

— C'est l'objectif visé, répondis-je en souriant. Il faut que j'y aille, à moins que vous n'ayez une dernière question ?

— Oui, une dernière : prévoyez-vous d'intégrer à nouveau l'équipe nationale bientôt ?

J'ouvris la bouche et la laissai béer une seconde, avant de la refermer. Je me balançai sur mes talons tout en essuyant mes paumes sur l'avant de mon short.

— Non, ce n'est pas dans mes projets immédiats. Je souhaite me concentrer sur la saison de notre club, pour le moment.

Je déglutis avec peine et lui tendis brusquement la main. Une seconde plus tard, je me dirigeais vers le terrain à grands pas. Quelques filles se faisaient à leur tour alpaguer par des reporters. Deux autres journalistes m'interpellèrent, mais je déclinai au motif que je devais m'échauffer avant le début de notre évaluation.

Aujourd'hui, la séance allait *grosso modo* consister à courir et sprinter pendant une heure, à travailler l'endurance du haut du corps sous la forme d'une orgie de pompes et de séries interminables de squats de la mort qui tue, entre autres variantes de tortures que la vieille mémé nous tenant lieu de coach fitness avait développées récemment. Certaines joueuses les redoutaient au plus haut point, mais moi je n'étais pas complètement opposée au fitness. Est-ce que ça m'amuse ? Non. Mais je pratiquais ces exercices par dizaines, je me démenais, et ce toute l'année afin de ne pas être la fille qui va cracher ses poumons pendant toute la première mi-temps d'un match. Et puis, j'aimais être la plus rapide. Et alors ? On n'allait quand même pas me le reprocher, si ?

Ce n'était pas pour rien que je travaillais plus dur qu'à peu près toutes les autres : j'étais rapide, mais je ne me faisais plus toute jeune et ma cheville fatiguée

ne s'améliorait pas non plus. Sans compter mon genou, qui me causait des soucis depuis dix ans. Il fallait compenser ce genre de problèmes en ne se ramollissant jamais, en faisant passer sa santé en priorité et en ne considérant pas les choses comme acquises.

Je venais de poser mes affaires sur le bord du terrain quand LA chose se produisit enfin.

Le « Oh. Punaaiiiiise ! » de l'une des filles qui n'était pas coutumière de ce genre d'exclamations attira brusquement mon attention.

Je le repérai. Il était là. Là.

Oh, merde. J'étais morte.

Le mètre quatre-vingt-cinq, et à peu près un centimètre de plus de tignasse châtaine, le quintuple « Meilleur joueur de l'année » se tenait là, oui là, à discuter avec la coach fitness de l'équipe, cette vieille sorcière qui n'avait aucune pitié pour quiconque.

OK, ressaisis-toi. Je m'apprêtais à porter la main à ma tête histoire de vérifier que mes cheveux n'avaient pas frisé depuis que j'étais sortie de ma voiture – soit cinq minutes –, et m'interrompis. *Nom de Dieu, mais qu'est-ce que je faisais ?* Je rabaisai aussitôt la main. Je ne m'étais jamais souciée de mon apparence quand je jouais. D'ailleurs, je me souciais rarement de mon apparence, point barre. Du moment que mes cheveux ne me retombaient pas sur le visage et que j'avais les aisselles et les jambes rasées, ça m'allait. Je m'épilai les sourcils une ou deux fois par semaine et souffrais d'une addiction aux masques de beauté faits maison, mais en général les efforts que je consentais sur mon physique s'arrêtaient là. Les gens me demandaient pourquoi j'étais sur mon trente-et-un quand je portais un jean, c'est vous dire...

J'avais mis du baume à lèvres et un serre-tête pour mon dernier rencard, et voilà que je me recoiffais. N'importe quoi.

Pour la petite histoire, et pour mon amour-propre, je ne pense pas avoir jamais extériorisé mon admiration

pour lui, genre fan hystérique. Il y avait bien quelques joueurs de foot qui m'avaient fait rougir un peu, et même une fois, à l'âge de quatorze ans lors d'un de ses concerts, Justin Timberlake m'avait effleuré la main et je m'étais un tout petit peu pâmée... mais ça n'était jamais allé plus loin. En revanche, voir le maître du contrôle de la balle sur le bord du terrain dans un maillot d'entraînement bleu et blanc et un survêtement, c'était... c'était trop.

Beaucoup trop.

Reiner Kulti hocha la tête à quelque remarque de la vieille démonsine sadique, et je me sentis... bizarre.

Comble de l'horreur, la gamine de treize ans qui sommeillait en moi, celle qui avait prévu de se marier avec ce type et d'avoir des super bébés joueurs de foot avec lui, refit son apparition et me rappela qu'elle avait jadis existé. Je jurerais sur ma vie que mon cœur se serra en même temps que mes aisselles se mirent à transpirer. Le terme le plus approprié pour décrire ce que je ressentais, ce serait : complètement éblouie.

Parce que... *Reiner Kulti, quoi.*

Le King.

Le meilleur joueur à quitter l'Europe depuis...

OK. Ça n'allait pas le faire, pas du tout, mais alors pas du tout, du tout. D'un point de vue rationnel, je savais que rêvasser sur lui ne rimait à rien. J'avais passé l'âge pour ces âneries et digéré mon coup de cœur pour lui dix ans plus tôt, quand j'avais lancé « Va te faire foutre » à l'homme qui venait d'en épouser une autre, et avait failli mettre un terme à la carrière de mon frère alors qu'elle débutait tout juste. Kulti n'était qu'un homme. Je fermai les yeux et songeai à la première chose capable de mettre un terme à ma transe en mode « oh putain Kulti est là, il est là, juste là ».

Caca.

Il fait caca.

Il fait caca.

D'accord. Exactement ce qu'il me fallait pour me tirer de là. Je le visualisai assis sur le trône en céramique, histoire de me rappeler qu'il n'était qu'un être humain comme un autre, avec les mêmes besoins que tout le monde. Ça, je le savais, je le savais depuis longtemps. Il n'était qu'un homme, avec des parents, un type qui faisait caca et pipi comme nous tous. *Caca. Caca, caca, caca, caca.*

Bon.

J'étais bien. Tout à fait bien.

Jusqu'à ce que Jenny me donne sans prévenir un coup de coude dans les côtes, avant de planter son visage en face du mien avec ses yeux niaisement écarquillés, en inclinant imperceptiblement la tête en direction de Kulti. Le signe universel entre amis pour : « Il est là, le gars que tu kiffes. Tu l'as vu ? »

La salope. Je fronçais les sourcils et lui mimai « Ta gueule » en bougeant les lèvres au minimum.

Comme toute amie qui se respecte, elle se garda bien d'obtempérer. Au contraire, elle continua à me donner du coude en m'adressant ce regard stupide de foldingue, la tête penchée, tentant de la jouer discrète et échouant lamentablement. Je ne le regardai pas très longtemps, juste un premier coup d'œil à plus de quinze mètres de distance, suivi d'un autre, rapide, quelques secondes après.

Caca. Rappelle-toi : caca. Bon.

Le silence qui régnait sur le terrain en disait long sur l'opinion générale sans qu'elle s'exprime pour autant à haute voix.

C'était sans compter cette idiote de Jenny, qui cogna mon pied du sien pendant qu'on s'enduisait de crème solaire et afficha un très large sourire quand elle croisa mon regard, chose que je tentai d'éviter à dessein car elle me faisait rire. Je savais dans mes tripes que jamais elle ne me laisserait tranquille. *Jamais.* Je m'étais remise de mon amourette-béguin quand j'avais dix-sept ans, le jour où j'avais enfin accepté l'idée de ne

pas avoir la moindre chance de jouer un jour contre lui – évidemment – et... pas la moindre chance non plus qu'il s'intéresse de près ou de loin à moi, le garçon manqué argentino-mexicano-américain de treize ans sa cadette. Mon avenir ne comprendrait ni mariage, ni super bébés joueurs de foot.

Ce fut la pire non-rupture de l'histoire des relations imaginaires avec un homme qui ignorait jusqu'à mon existence.

Mon pauvre cœur innocent n'avait pas supporté de voir le seul amour que j'aie connu se marier avec une autre – Reiner Kulti ignorait qu'il était censé tomber raide dingue de moi un jour.

Toutefois, comme il en va de tout premier amour non réciproque, je m'en remis. La vie continua. Et tout le bazar avec Eric se produisit peu après. Les posters dans ma chambre firent désormais figure de trahison encore plus grande envers le seul homme de ma vie qui m'avait toujours laissée l'accompagner à un match de foot improvisé avec ses potes.

— Continue comme ça, ma salope, chuchotai-je à Jenny alors qu'elle appliquait de l'écran solaire sur les parties de mon dos que je ne pouvais atteindre moi-même.

Elle ricana et me donna un coup de hanche alors que nous avançons vers la zone d'étirements qui nous était attribuée. Un petit groupe attendait déjà, dont le niveau sonore était encore largement plus bas que d'habitude. Pas étonnant, vu que Kulti se tenait à proximité avec le coach Gardner et Grace, notre capitaine et plus ancienne défenseuse, qui jouait en professionnelle depuis que j'étais au collège. Tout comme moi, elle entamait sa cinquième saison avec les Pipers.

— Il est plus grand que j'aurais cru, marmonna Jen, juste assez fort pour que je l'entende.

Du coin de l'œil, je regardai en direction de l'endroit où se tenaient Grace et les coachs, sans en avoir l'air – du moins l'espérais-je. Avec seulement six mètres qui

nous séparaient d'eux, nous étions plus proches que j'aurais pu en rêver, et je hochai la tête parce qu'elle avait raison. Il était spectaculairement grand, comparé à la plupart des avants masculins – aussi appelés buteurs par certains ou, comme ma sœur décrivait leur rôle, « les gars qui traînent pas loin des cages de l'équipe adverse dans l'espoir de marquer un but ». Les meilleurs attaquants étaient généralement beaucoup plus petits, en tout cas ils ne mesuraient pas un mètre quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-six, selon le spécialiste ou le monsieur Je-sais-tout que vous interrogez. Connaissant la qualité inégalée de son jeu de jambes, c'était un...

Arrête. Arrête, Sal.

OK.

Caca.

J'étais tout à fait capable de le regarder sans faire ma fan hystérique, je pouvais l'observer en toute objectivité. Alors je m'efforçai de m'atteler à cette tâche. Il était plus massif que deux ou trois ans plus tôt, quand il avait quitté les feux de la rampe. Comme la plupart des joueurs, il avait été musclé tout en restant extrêmement mince et grand, à force de courir. Aujourd'hui, il semblait un peu plus lourd, son visage était plus rempli, son cou un peu plus large et ses bras...

Caca. Prout. Pipi dans un urinoir. OK.

Très bien.

Le gars était plus musculeux. La pointe de son tatouage apparaissait sous la manche de son tee-shirt, et il avait encore la même peau lisse et impeccable, entre le blanc crémeux et le léger bronzage parfait.

Ses cheveux étaient toujours du même châtain superbe qu'avant et, hormis les touches de gris à ses tempes, son apparence aurait été la même. Familière. En gros, il était évident qu'il avait vieilli et qu'il passait moins de temps à courir qu'au cours de la majeure partie de sa vie. Sa carrure tenait désormais plus de

l'accro à la salle de sport que du nageur, et il n'y avait absolument rien à y redire.

Mais quand je zoomai sur son visage, quelque chose me parut... changé. Il avait toujours été bel homme, très bel homme même, à sa manière peu traditionnelle. Kulti n'avait pas les traits symétriques et les pommettes hautes que recherchaient généralement les entreprises quand elles soutenaient des sportifs. La structure de son visage était plus brute, avec un air intelligent qui émanait de la couleur vive de ses yeux et de la sensualité de sa bouche. Il était un tel athlète absolu que ça n'avait jamais compté durant sa carrière qu'il ne possède pas le visage du gendre idéal. Son assurance était aveuglante. Comme il était rasé de près pour une fois, les os saillants de ses joues et de sa mâchoire, qui rendaient justement son profil aussi masculin, étaient encore plus marqués. Quelques lignes supplémentaires soulignaient les commissures de ses yeux verts et noisette.

J'avais oublié qu'il allait sur ses quarante ans.

Les pièces du puzzle étaient toutes là, pourtant on aurait dit qu'elles n'étaient pas assemblées correctement. Je savais qu'il ne s'agissait pas d'une différence physique extérieure. Condamnée à l'observation furtive, je ne parvenais pas à mettre le doigt sur ce qui était différent, et ça me titillait. Mes tripes percevaient quelque chose de changé en lui, mais mes yeux ne le voyaient pas. *Qu'est-ce que c'était ?*

— Quelqu'un peut me passer un bandeau ? demanda une fille non loin de moi, qui me tira brusquement du *Rubik's Cube* humain que je tentais de remettre en place.

Je me rendis compte que j'étais la plus proche des élastiques que nous utilisions pour les étirements, j'en attrapai un et le passai à ma coéquipière.

— Tout le monde en cercle ! cria Gardner, tel un berger rameutant son troupeau.

Ce qu'aucune de nous n'appréciait vraiment, à mon avis, mais bon... Pareilles à des zombies, les filles s'attroupèrent en silence, hésitantes. Nous étions des mouches appelées vers le piège à insectes, ce truc brillant qui pouvait nous tuer, sauf qu'en l'occurrence il s'agissait d'un homme. Gardner et Kulti se tenaient côte à côte avec la coach de fitness et quelques autres membres du personnel, qui se serraient la main et se saluaient.

Je réprimai mon envie de déglutir, car je savais pertinemment qu'au moins l'une des bécasses qui m'entoureraient s'en rendrait compte, et je n'avais pas besoin de fournir à Jenny une raison supplémentaire de m'asticoter avec mon ancienne obsession pour Kulti.

— Mesdemoiselles, j'ai le plaisir de vous présenter notre nouveau coach assistant pour la saison, Reiner Kulti. Brisons rapidement la glace avant de commencer. Si vous voulez bien passer une par une devant lui et vous présenter en lui indiquant à quel poste vous jouez...

Gardner laissa sa phrase en suspens, et son sourcil haussé nous mettait au défi de lui objecter que son idée était stupide, digne de l'école élémentaire. Je n'avais déjà pas trop aimé ça à l'époque, et je n'étais toujours pas fan aujourd'hui.

Sans hésiter, l'une des filles les plus proches de Gardner lança la boucle des présentations.

Je l'observais – lui, son visage, ses réactions. Il clignait des yeux et inclinait la tête chaque fois qu'une joueuse cessait de parler. L'une après l'autre, toutes les composantes du groupe s'y collèrent, et je me rendis compte qu'on approchait de la fin du demi-cercle – de moi donc –, quand Jenny prit la parole, pleine d'enthousiasme :

— Je suis Jenny Milton, lança-t-elle, avec ce sourire qui me poussait toujours à lui sourire en retour, quelle que soit mon humeur. Gardienne de but. Enchantée.

La façon dont il haussa imperceptiblement la joue en réaction à son salut ne m'échappa pas. Il aurait fallu être Grincheux pour ne pas apprécier Jenny. Elle faisait partie de ces gens qui se réveillaient d'excellente humeur et se couchaient avec un sourire aux lèvres. Quand elle était furax, en revanche, je la croyais capable de meurtre.

Mon tour arriva ensuite et, quand les yeux clairs se posèrent sur mon visage avec curiosité, je pensai : *caca*. Plein de caca. Assez de caca pour boucher les toilettes.

En vraie pro, je me sidérais de n'avoir ni couiné ni bégayé. Ses yeux marron-vert censés être le miroir de son âme étaient rivés sur moi.

— Salut, je suis Sal Casillas. Avant.

Enfin, plutôt ailier, mais à quoi bon entrer dans les détails ?

— C'est Sal qui a donné notre conférence de presse, commenta Sheena, la fille des relations publiques.

Je grimaçai intérieurement et remarquai au passage le minuscule ricanement que Jenny laissa échapper – et auquel je ne réagis pas. *La garce*.

Quand je reportai mon attention sur lui, il était déjà passé à la suivante. Sans m'accorder un instant supplémentaire.

Bon. OK.

J'aurais sans doute dû être soulagée d'avoir annulé nos préparatifs de mariage des années plus tôt.

J'adressai un regard en coin à Jenny.

— La ferme.

Elle attendit que la prochaine joueuse cesse de parler pour me répondre :

— Je n'ai pas ouvert la bouche, je te signale.

— Mais tu y as pensé.

— Je n'ai pas cessé d'y penser, admit-elle dans un murmure qui ressemblait beaucoup trop à un rire.

Ma paupière tiqua malgré moi. Moi non plus, je n'avais pas cessé d'y penser.

Je venais de m'allonger sur mon lit après le dîner quand mon téléphone sonna. J'avais mal aux jambes à cause de mon footing du matin, du test de fitness et, enfin, du travail d'aménagement paysager pour lequel j'avais aidé Marc durant la majeure partie de l'après-midi. Sachant qu'il était 20 heures et que je n'avais que très peu d'amis qui m'appelaient, et encore, pas souvent, je me figurais plutôt bien qui ça devait être. Et bingo : un indicatif étranger s'affichait sur l'écran.

— Salut, papa, répondis-je en coinçant mon portable dans le creux entre mon épaule et mon oreille.

Il ne fit même pas mine de tourner autour du pot.

— C'était comment ? lâcha-t-il aussitôt.

C'était comment ? Comment expliquer à mon père, fan invétéré de Kulti en dépit du fait qu'il n'avait plus aucune raison de continuer à l'être, que cette journée n'avait été qu'une énorme déception ?

Oui, une déception. Dont je ne pouvais que me blâmer. Personne ne m'avait jamais fait croire que Reiner Kulti allait nous emporter dans un tourbillon de conseils et d'astuces auxquels on n'avait jamais songé – surtout pas pendant une journée consacrée aux tests physiques, aussi connue sous le nom de « journée cardio non-stop jusqu'à ce que tu sois sur le point de vomir tes tripes ». Ou alors, je m'étais imaginé que son fameux sale caractère, celui qui lui avait valu tant de cartons rouges – des expulsions de matchs – plus souvent qu'à son tour, allait ressortir ? Car ce n'était pas un hasard si on l'avait surnommé « le Dictateur » quand il jouait encore, et c'était aussi en partie pour cette raison que les gens l'aimaient et le détestaient autant.

Aujourd'hui, cependant, il n'avait été ni un connard, ni avide, ni condescendant. Aucune des caractéristiques que des gens ayant joué à son côté avaient identifiées chez lui ne s'était vérifiée. C'était le type qui avait été suspendu dix matchs pour avoir asséné un coup de tête de dingue à un autre joueur pendant un match amical – soit un match qui ne comptait même pas. Il y avait

eu aussi la fois où il s'était emporté dans une altercation avec un adversaire qui avait ostensiblement tenté de lui donner un coup de pied derrière le genou. Bref, c'était le train fou que vous vouliez voir se déchaîner et qui ne manquait pas de le faire chaque fois... du moins dans le temps.

Car aujourd'hui, il était resté planté là pendant qu'on se présentait devant lui et ensuite, quand il ne discutait pas avec le coach Gardner, il nous regardait. Je ne pense même pas qu'il ait touché une balle. Enfin, je ne l'avais pas reluqué tout du long, non plus.

Les seules paroles qu'il ait prononcées pour sûr furent : « Bonjour. » *Bonjour*. Un simple mot sorti de la bouche même du type qui avait eu des soucis pour avoir hurlé « Va te faire foutre ! » durant une Altus Cup retransmise sur les principales chaînes de télé du monde.

Non, mais qu'est-ce qui me prenait de me plaindre que Kulti se montre aussi distant, aussi antipathique ?

Ouais, il y avait vraiment quelque chose qui ne tournait pas rond chez moi.

Je toussai dans le combiné.

— C'était bien. Il ne nous a pas vraiment parlé, en fait.

Et par « pas vraiment », j'entendais en réalité « pas du tout ». Seulement, je n'allais pas confier ça à mon père.

— Ah.

Sa déception était manifeste dans la manière dont il avait lâché ce son grave. Du coup, je me faisais l'effet d'une conne.

— Je pense qu'il essaie de nous mettre en condition.

Peut-être. *Non ?*

— *A lo mejor*.

Peut-être. Mon père avait usé du ton dont il usait quand j'étais gamine et que je lui demandais quelque chose qu'il avait clairement l'intention de me refuser.

— Il ne s'est rien passé, alors ?

Je n'eus même pas besoin de fermer les yeux pour me repasser les événements de la journée. Rien du tout. Kulti s'était contenté de rester là à nous regarder exécuter divers exercices visant à vérifier que nous étions toutes en pleine forme. Il n'avait même pas levé les yeux au ciel, nous avait encore moins traitées de tas d'idiotes incompetentes – encore un nom d'oiseau qu'il était connu pour avoir balancé à ses coéquipiers quand ils ne jouaient pas au niveau qu'il attendait d'eux.

— Rien.

Et c'était la vérité. Il était peut-être devenu coulant au fil des années ?

Ouais, c'était peu probable, mais je pouvais quand même l'imaginer. Ou du moins le suggérer à mon père, afin qu'il n'ait pas l'air aussi dépité après avoir été tellement aux anges quand il avait découvert que Kulti allait devenir notre coach.

— Mais j'ai fait les meilleurs temps aux sprints, ajoutai-je.

Le rire qui me répondit était doux et peut-être un peu déçu.

— C'est bien, ma fille. Tu cours tous les matins ?

— Oui, tous les matins. Et je nage plus longtemps qu'avant.

Je m'interrompis en entendant une voix derrière lui. Je ne distinguais rien de plus que le marmonnement de mon père :

— *C'est Sal, tu veux lui parler ? OK. Sal, ta mère t'embrasse.*

— Embrasse-la pour moi.

— *Ma fille t'embrasse... Non, c'est la mienne. C'est l'autre, la tienne... Ha ! Non ! Sal, tu es ma fille ou celle de maman ?*

— Celle du facteur.

— Je le savais !

Enfin, il lâcha un rire et un profond soupir satisfait. Et moi, je souriais comme une crétine finie.

— Je t'aime aussi, mon vieux.

— Je le sais, mais moi je t'aime plus encore, ricana-t-il.

— Ouais, ouais. Tu me rappelles demain ? Je suis crevée et je veux mettre mon pied dans la glace un moment.

Il poussa un soupir plein de réticence, mais je savais qu'il ne ferait pas de commentaire. Son soupir en disait assez long : un rappel silencieux que je devais prendre soin de moi. Cette conversation, on l'avait eue cent fois face à face. Mon père et moi, on se comprenait différemment. Si c'était mon frère qui avait parlé de glace, je lui aurais probablement demandé s'il pensait survivre et papa lui aurait conseillé de prendre sur lui. Il faut croire que c'était ça, la beauté d'être la fille de mon père. Ou plutôt, d'être moi et pas ma petite sœur, avec qui il se disputait sans cesse.

— OK, à demain. Dors bien, *mija*.

— Toi aussi, papa. Bonne nuit.

Il me répéta « Bonne nuit » et nous raccrochâmes. Assise sur mon lit dans le garage converti en appartement que je louais depuis deux ans, je m'autorisai à repenser à Kulti, planté au bord du terrain telle une gargouille dorée, qui regardait, observait, et regardait encore.

Et je dus à nouveau me forcer à penser à lui en train de faire caca.

4

Les quelques jours suivants se passèrent sans événements particuliers, tout en étant pourtant aussi riches qu'à l'accoutumée. Un jour on devait effectuer nos examens physiques pour l'équipe, le lendemain on prenait nos mensurations pour les tenues. Après chaque exercice matinal, je me rendais au travail, où Marc me harcelait pour savoir si je lui avais obtenu l'autographe de Kulti. Puis tous les soirs, j'allais au yoga, à la piscine ou soulever de la fonte, en fonction de mon état de fatigue, avant de rentrer à la maison et de discuter au téléphone avec mon père ou de regarder la télé.

Tout le monde voulait savoir comment était Reiner Kulti, et je n'avais rien à leur raconter. Il se pointait là où on se trouvait, se plantait dans le premier coin disponible et nous regardait, sans vraiment parler ni interagir avec personne. En résumé, il ne faisait rien.

Du coup... ben, c'était plutôt décevant pour tous ceux qui me questionnaient.

Une petite partie de moi s'étonnait que les vautours n'aient pas plongé sur sa silhouette immobile. S'il avait vraiment besoin d'argent, il pouvait toujours faire comme ces statues vivantes qui se peignaient le corps dans des couleurs métalliques et allaient se poster sur Times Square, acceptant d'être pris en photo avec les gens qui les gratifiaient d'une piécette. Il en était à ce niveau d'apathie.

Mais bon, personne ne reparla de la conférence de presse de l'enfer, ni n'évoqua quoi que ce soit concernant Eric et Kulti, et il n'y eut plus de questions sur mon retour en équipe nationale. Dans l'ensemble, je n'avais pas grand-chose dont je puisse me plaindre. Je pouvais agir comme un être humain normal, avec dignité, et pas comme la bécasse bégayante d'une décennie en arrière qui avait craqué sur l'objet de toutes les conversations.

Non, vraiment, de quoi je pouvais me plaindre ?

Le matin de notre séance de photos individuelles, j'aurais dû deviner comment l'entretien allait se dérouler quand le premier mot à sortir de la bouche du journaliste fut un « Salomé » mal prononcé. Et quand, après que je l'eus corrigé, il l'écorcha à nouveau. Ce n'était pas gravissime en soi, j'avais l'habitude que les gens massacrent mon prénom. Ça se produisait tout le temps.

Salome. Solomé. Salomi. Salami. Salamandre. Saumon. Salman. Salo. Sally. Samantha.

Ou bien, dans la bouche de mon frère : Stupide.

Ou encore, dans celle de ma sœur : Salope.

N'empêche, quand quelqu'un continuait à malmener votre prénom alors que vous veniez de le reprendre... c'était un signe. En l'occurrence, un signe que ce type était un crétin, et que j'aurais dû agir en conséquence.

J'avais tenté de lui échapper. En général, j'essayais de me défiler en douce mais, ces derniers temps, ils étaient si nombreux que ça devenait impossible. À la seconde où je repérai un groupe de reporters et de journalistes de télévision au bord du terrain où les photos devaient être prises, mon estomac se vrilla. Ça ne me posait pas de problème de me balader en brassière de sport devant tout le monde. Je pouvais jouer un match devant des milliers de spectateurs sans sourciller, mais à l'instant où une caméra se pointait alors que je ne faisais pas ces trucs-là...

Non. Non, non, non.

Donc, sitôt que je les repérai, j'entrepris d'effectuer un grand cercle aussi loin que possible de l'endroit où ils se tenaient. Qu'ils se jettent sur les autres filles d'abord. La meute la plus éloignée de l'entrée arrêta Grace, la capitaine et vétérane de l'équipe. *Merci, mon Dieu.* Ensuite, je vis un autre groupe se rapprocher de Harlow, et une vague de soulagement me parcourut le ventre.

Plus que cinq mètres. Cinq mètres et je serais tirée d'affaire. Mon cœur se mit à battre à toute allure et je fis en sorte de garder le regard braqué droit devant moi. Pas de contact visuel.

Trois mètres. *Petit Jésus, s'il te plaît...*

— Salomé !

Et merde.

Je tournai la tête et lâchai un soupir soulagé en remarquant que le reporter qui m'avait interpellée n'avait ni caméra, ni caméraman avec lui. C'était un blogueur. J'aurais pu l'embrasser.

Ses premières questions furent normales. Comment s'étaient passées mes vacances. Comment se déroulaient les entraînements depuis la reprise. Qui, selon moi, allaient être nos adversaires les plus coriaces.

Ce fut pile au moment où je terminais de répondre à sa dernière question et me préparais à prendre congé de lui que j'entendis les reporters évités au prix de tant d'efforts se mettre à bavarder plus fort. Là encore, rien de grave. Le journaliste tourna les yeux vers la zone située derrière moi alors que je lui parlais encore. Il cherchait déjà sa prochaine victime. En temps normal, il n'y avait ni journalistes ni caméramans pour nous pister à l'entraînement, hormis pendant les phases finales. Du moins, c'était ainsi avant que l'ancienne superstar allemande ne débarque.

Maintenant, apparemment, dès qu'il apparaissait, il n'y en avait plus que pour lui. Et au regard du

journaliste quand il repéra son sujet suivant, je compris qui avait retenu son attention.

Ses deux yeux revinrent de celui ou celle qu'ils fixaient derrière moi... à moi, et retour derrière.

Une lame glacée, mélange de peur et de colère, me perça le ventre quand Kulti passa près de nous en écartant d'un geste de la main les trois journaloux qui tentaient d'obtenir son attention en lui posant des questions et en lui collant leurs caméras et micros sous le nez.

Donc si je comprenais bien, lui, il pouvait s'en tirer en jouant les asociaux, mais moi non ?

— Votre frère n'est-il pas joueur professionnel lui aussi ? me demanda lentement le journaliste.

Je déglutis, m'efforçant de me convaincre que les choses n'allaient pas se dérouler comme il le semblait. Pourtant, j'étais persuadée que si.

— Si. Il est arrière central. (*Ou, comme je l'appelais, « salopard central ».*) Il joue pour Sacramento normalement, mais il a été prêté à une équipe européenne.

Et c'était la seule raison pour laquelle il ne m'avait pas appelée afin de se plaindre de l'arrivée de Kulti, ça, j'en étais sûre. Était-il au courant ? Forcément. Mais c'était un dur à cuire, il n'appellerait pas avant notre rendez-vous téléphonique fixé à un dimanche sur deux.

Le type se pencha vers moi, les paupières si plissées que je compris aussitôt que j'étais fichue.

— Il n'a pas eu la jambe cassée, il y a plusieurs années ?

Double fracture tibia-péroné gauche, plus précisément. Moins je parlais, plus minces étaient les chances de me ridiculiser.

— Il y a dix ans, oui.

— Ça s'est passé pendant un match ? demanda-t-il.

Nous savions tous les deux qu'il connaissait déjà la réponse.

Trou du cul.

Avais-je l'air aussi couillonne que ça ? Je n'étais pas disposée à me laisser traiter comme une idiote. Quand j'étais à la fac, on obligeait tous les athlètes, dans chaque discipline, à prendre des cours d'expression en public. Alors OK, j'avais tout juste obtenu la moyenne, mais on m'avait enseigné au moins une chose que je n'avais pas oubliée : garder à tout prix le contrôle de l'interview.

— Ouai. Il y a dix ans, il s'est lancé à la poursuite d'un ballon pendant un match contre les Tigers et un joueur adverse lui a flanqué un coup à la jambe. (Le journaliste cligna des yeux.) Il a été arrêté six mois.

— Et l'autre joueur a reçu un carton jaune, c'est ça ?
Et voilà... Depuis quand les blogueurs sportifs étaient-ils devenus des petits fouille-merde en quête d'histoires pas nettes alors qu'on ne leur demandait rien ?

J'accrochai un sourire sur mon visage et lui adressai le regard qui disait : « Ouais, je sais exactement ce que tu essaies de faire, sac à merde. »

— Oui. Mais mon frère est complètement remis, maintenant. Ça n'était pas si grave.

Évidemment, c'était un mensonge, mais on s'en fichait. J'étirai un peu plus mon sourire et reculai d'un pas. Jouer les garces, ça ne me venait pas naturellement. Je n'aimais pas ça, mais bon, je n'allais pas non plus me rouler sur le dos et présenter mon ventre, en bon chien-chien soumis. Le coach Gardner m'avait déjà expliqué avec une clarté douloureuse que je devais centrer l'attention sur l'équipe et pas sur Kulti, et encore moins sur Eric et Kulti.

— Je dois y aller. Vous avez tout ce que vous souhaitiez me demander sur l'entraînement ?

Le regard du reporter glissa vers l'endroit où avaient disparu Kulti et sa suite.

— Oui, c'est tout bon. Merci.

— Pas de problème.

Tu parles.

Je m'éloignai d'un pas supplémentaire, ramassai mon sac posé au sol et me dirigeai vers le terrain. Je devais encore aller prendre la tenue qu'ils voulaient nous voir porter pour nos photos de profil et l'enfiler. Quelqu'un dans l'équipe organisatrice avait installé deux tentes sur les bords du terrain, dont une dotée de longs pans de tissu qui nous fourniraient un peu d'intimité pendant qu'on se changerait, et une autre plus rudimentaire, sans rabats, où l'on allait récupérer notre tenue.

— Sal ! Viens chercher tes affaires ! me cria quelqu'un sous la petite tente.

Je m'avançai, tout en regardant autour de moi pour déterminer qui avait survécu à la mêlée – autrement dit, aux médias –, et j'agitai la main en direction des joueuses et des membres du personnel qui croisaient mon regard. Il n'y avait pas grand monde sous la tente où nous étions censées nous rendre avant les photos – deux employées de l'équipe dirigeante qui distribuaient les tenues, deux joueuses et trois membres du personnel.

Dont Kulti.

Caca.

OK, tout allait bien.

— Bonjour, saluai-je en m'approchant du groupe sous la tente.

Je me frottai les paumes sur les cuisses.

Caca, caca, caca, caca, caca.

Un chœur de « bonjour » me répondit, y compris de la vieille démonsse intronisée coach de fitness, qui se tenait encore une fois à côté de la superstar allemande.

Le même super athlète allemand qui était désormais à moins de cinq mètres de moi.

J'étais allée au Louvre une fois, il y avait des années, et je me rappelais avoir regardé la *Joconde* après avoir fait la queue pendant des heures devant le célèbre musée, et avoir été déçue. La toile était plus petite que je l'avais imaginée. Non, sans déconner, ce n'était

qu'une peinture, quoi. Elle n'avait rien de tellement mieux que n'importe quelle autre peinture, du moins à mes yeux de profane. Elle était célèbre et ancienne, point barre.

Me tenir là, à quelques mètres de l'homme qui avait emmené ses équipes au plus haut championnat après championnat... c'était étrange. Un peu comme si j'étais dans un rêve – un rêve très bizarre.

Le rêve d'un homme plus séduisant qu'aucun homme de trente-neuf ans ne devrait l'être.

— Casillas ? C'est à votre tour, ma belle. J'ai votre tenue juste là, m'informa, tout sourire, l'une des femmes postées derrière les tables.

Je clignai des paupières, puis je lui rendis son sourire, gênée qu'elle m'ait prise en flagrant délit de rêvaserie.

— Pardon.

Je contournai les coachs et saisis le paquet plastifié qu'elle me tendait.

— Je dois signer quelque part ?

Elle secoua la tête et me tendit un bloc à pince.

— Vous faites quelle peinture ? Je n'arrive pas à lire si c'est 40 ou 41.

— 40, répondis-je en paraphant à côté de mon nom.

— Une seconde, je vais chercher vos chaussettes.

Elle me tourna le dos et se mit à fouiller dans un carton répertoriant soigneusement les chaussettes par tailles.

— Monsieur Kulti, j'ai noté pour vous un tee-shirt en taille M et un bas en taille L, est-ce que c'est bien ça ? demanda l'autre employée.

Sa voix était un peu trop haut perchée, un peu essoufflée. Elle avait croisé les mains et les appuyait contre sa poitrine. Dans ses yeux, on percevait une lueur d'excitation nerveuse à peine contenue.

La réponse fut des plus succinctes :

— Oui.

Et la voix grave, la diction sèche, avec juste la touche d'un accent qui avait été lissé à force de vivre dans autant de pays différents au fil des années.

Je ressentis le son de cette voix pile entre mes omo-plates. Je me rappelais l'avoir entendu une bonne dizaine de fois commenter un match qu'il venait de terminer. *Caca, prout, hémorroïdes. Sal, ressaisis-toi.*

Je déglutis avec peine, incapable de m'en remettre tellement il semblait différent. Quand j'étais fan, il avait essayé à peu près toutes les coiffures possibles et imaginables, des pointes décolorées à la coupe iroquoise. Et là, ses cheveux étaient coupés court, à ras. Il avait les bras ballants le long du corps, le dos raide. Un aperçu de son tatouage de croix pattée – une croix dont les bras sont étroits au niveau du centre et plus larges à la périphérie – pointait sous sa manche de tee-shirt. D'après mes souvenirs, elle n'était pas immense, dans les quinze centimètres de circonférence, et il l'avait depuis longtemps. Quand j'étais plus jeune, je trouvais ça plutôt cool. Maintenant... bof. J'aimais bien les hommes avec des tatouages, mais je préférais les gros dessins plutôt qu'une série de petits ça et là.

Enfin bref, ce n'était pas comme si on me demandait mon avis.

— Tenez, Sal, les voilà, m'annonça la femme en tendant vers moi un autre paquet scellé. Le reste de votre tenue sera disponible plus tard.

— D'accord. Merci, Shelly.

Ma tenue sous un bras, je jetai un nouveau coup d'œil vers Kulti, dont le regard n'avait pas dévié, toujours braqué droit devant lui, et je luttai contre l'impatience qui montait dans ma poitrine. Non seulement mes pieds refusaient de bouger, mais mes yeux – *ces imbéciles* – aussi. À aucun moment de mon enfance je n'avais vraiment imaginé me retrouver aussi près de cet homme. *Jamais*. Pas une seule fois.

Pourtant, au bout d'une seconde plantée là comme une nunuche à espérer un regard, voire un mot... je



Cette année, *J'ai lu pour elle* lance le prix e.Romance!

PRIX e.ROMANCE

J'ai lu pour elle 2018

Ce prix, décerné par un jury de blogueuses spécialistes, récompensera la meilleure romance publiée en numérique en 2017. Le nom de la lauréate sera dévoilé lors du Festival du Roman féminin organisé par Les Romantiques, en mai 2018.

30 titres en lice
Un jury de passionnées
La meilleure romance récompensée

Sélection
Bronze



Sélection
Argent



Sélection **Or** :
la lauréate



Suivez toute l'actualité du prix et retrouvez nos partenaires sur jailupourelle.com!



12204

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 30 avril 2018.

Dépôt légal avril 2018.
EAN 9782290162187
OTP L21EPSN001857N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion